

Fan de toi

LOISELLE, Marie-Claude. *La Communauté indomptable d'André Forcier*, Montréal, Les Herbes Rouges / Essai, 2017, 180 p.

Michel Coulombe

Volume 35, numéro 4, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86556ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Coulombe, M. (2017). Compte rendu de [Fan de toi / LOISELLE, Marie-Claude. *La Communauté indomptable d'André Forcier*, Montréal, Les Herbes Rouges / Essai, 2017, 180 p.] *Ciné-Bulles*, 35(4), 53–53.



LOISELLE, Marie-Claude. *La Communauté indomptable d'André Forcier*, Montréal, Les Herbes Rouges / Essai, 2017, 180 p.

Fan de toi

MICHEL COULOMBE

Il est rare que l'on consacre un livre à l'œuvre d'un cinéaste québécois. Ce genre d'analyse est habituellement réservé aux revues de cinéma. Longtemps associée à *24 images*, Marie-Claude Loiselle, plume élégante et cultivée, se penche la première sur le cinéma d'André Forcier, auquel elle attribue divers qualificatifs : grotesque, burlesque, carnavalesque... Bien qu'il ne s'agisse pas d'un portrait du cinéaste, l'essayiste glisse quelques notes biographiques qui éclairent son parcours. Ainsi, elle évoque le rêve d'adolescence du jeune Forcier — il voulait être criminaliste — et son attachement pour le boulevard Taschereau, sur la Rive-Sud de Montréal.

Le livre traite des films d'André Forcier sans s'arrêter à leur réception critique, à leur diffusion ou à l'accueil du public. Plutôt que de les examiner un à un, de **Chroniques labradoriennes** à **Embrasse-moi comme tu m'aimes**, 50 ans de cinéma, l'auteure prend l'œuvre du réalisateur à bras-le-corps, comme un tout qu'elle ausculte, analyse, dissèque amoureusement en se gardant bien de porter quelque jugement que ce soit ou de marquer une préférence. Elle constate juste-

ment que « la figure de l'amitié prédomine dans l'œuvre d'André Forcier » et qu'un « sens aigu de la communauté anime son cinéma ». Par ailleurs, elle soutient que ce sont les lieux qui y appellent les personnages et non l'inverse. Elle fait aussi l'inventaire des nombreux objets que le cinéaste a détournés de leur fonction première, leur conférant ainsi une dimension ludique ou poétique.

Ce découpage thématique constitue l'aspect le plus intéressant, mais le plus fastidieux, de cet ouvrage. De même, l'auteure explore autant la représentation de la religion que le rôle des femmes ou l'enfance, « jeunesse insoumise dont l'énergie rejaillit sur l'ensemble de l'œuvre ». Cet exercice l'amène à multiplier — parfois à l'infini — les énumérations. Ces listes d'exemples ont néanmoins le mérite de mettre en lumière la cohérence de l'œuvre.

Marie-Claude Loiselle situe le cinéma de Forcier dans la production cinématographique nationale et internationale. Ainsi, rappelant le souvenir de l'auteur de **L'Atalante**, elle affirme : « Vigo et le jeune Forcier sont, à n'en pas douter, des frères. » Elle relève la façon dont Forcier brouille la frontière qui sépare le réel du rêve, à l'instar du réalisateur de **La Strada**. Toutefois, estime-t-elle, on exagère la portée de la filiation entre Forcier et Fellini. Puisque le réalisateur d'**Au clair de la lune** et de **Kalamazoo** a pris ses distances avec la Nouvelle Vague et le cinéma social québécois, elle cherche des parentés ailleurs, du côté des « extravagances baroques » de Gilles Carle ou chez le Finlandais Aki Kaurismäki, aiguillé, comme son collègue de Longueuil, par « la voix d'une tendresse intérieure ». Par ailleurs, l'essayiste relie la quinzaine de films du cinéaste à l'œuvre romanesque de Jacques Ferron. Elle va jusqu'à présenter André Forcier comme « l'héritier spirituel de l'écrivain atypique ». Le livre fait d'ailleurs une bonne place à la littérature et cite plusieurs auteurs parmi lesquels Yvon Rivard, Pierre Neveu, Gaston Miron, Hubert Aquin et Gaston Bachelard.

Mais certaines formules emportées ne servent pas le propos de l'auteure. Lorsqu'elle écrit « comment ne pas entendre ... » ou « impossible de ne pas penser à ... », on se dit que oui, c'est tout à fait possible. Mais il y a plus agaçant. Critique par rapport à certaines idées reçues au sujet de la Révolution tranquille, Loiselle cède sans plus d'explications au pessimisme culpabilisant des nationalistes désenchantés et présente le peuple québécois comme un « peuple sans mémoire dépourvu de mythes qui lui sont propres », « incapable de trouver sa place dans l'histoire ». Elle cherche donc chez les personnages d'André Forcier, qui parlent « une langue blessée dont il s'empare pour la rendre au peuple », le mythe fondateur qui ferait tant défaut à la société québécoise. La démonstration est bien peu concluante.

À quelques occasions, l'essayiste semble reprendre à son compte le discours du réalisateur. C'est le cas quand elle évoque « l'adversité redoutable à laquelle le cinéaste fait face ». De quelle nature est cette adversité ? Elle n'en dit rien. Tout au plus précise-t-elle que le cinéaste mène « une guerre quotidienne pour que ses films voient le jour ». N'est-ce pas le fait de tous ceux qui font du cinéma au Québec ? Le cinéaste a-t-il essuyé plus de refus que ses collègues ? Combien de ses scénarios n'ont jamais vu le jour ? On n'en saura rien.

À la fin de l'ouvrage, Marie-Claude Loiselle donne la parole à Forcier. Plutôt que de proposer une entrevue structurée qui passerait en revue les films et leurs thématiques, en écho à la réflexion de l'essayiste, le chapitre « André Forcier en 25 fragments » aligne une succession d'anecdotes. Changement radical de ton et de registre. Il y est question, en vrac, de la genèse de certains films, de la façon dont le cinéaste a découvert Bourlamaque en Abitibi, de son père policier, de sa mère qui aimait le baseball ou d'une menace d'injonction d'Elvis Presley Enterprises avant la sortie d'**Acapulco Gold**. Une filmographie exhaustive et quelques photographies complètent l'ouvrage.